

Aux Jeunes Filles.

Que vous dirai-je, moi, blondes amies, à vous qui, fières de quelques printemps gracieusement posés sur votre front, enivrées des charmes d'une société que la vacance vous a montrée sous un aspect très invitant, avez voulu rester au milieu des jouissances promises, avez voulu quitter pour toujours le toit sous lequel vous avez été innocemment heureuses, les cœurs qui vous ont prodigué de si doux élans d'affection lorsque, hier, vous reposiez à l'ombre de leurs tendres sollicitudes;—que vous dirai-je, à vous qui n'avez pas voulu retourner à vos classes, à vous qui aimez déjà le monde ? Ah !

“ Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle, Enfant ! n'enviez pas notre âge de douleur, Où le cœur tour à tour est esclave et rebelle, Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs.”

Telles sont les lignes que je trouve sur une page de mon album. Je les baise souvent. Elles ont été jetées là d'une main tremblante, par un cœur qui a traversé la vie en goûtant à tous ses plaisirs, à tous ses bonheurs, à toutes ses ivresses. Je voudrais les voir s'infiltrer dans votre âme comme elles sont entrées dans la mienne, s'y graver ! lentement, mais profondément.

Ma parole vous paraîtra sérieuse, grave peut-être ; pourtant n'allez pas imaginer que c'est la voix d'une grand-mère usée des soucis du temps. Bien le contraire. C'est celle d'une amie presque aussi jeune que vous : Hermance n'est que quelque peu votre aînée. Mais ces lignes me sont inspirées par des jeunes filles, qui viennent de me faire subir trois-quarts d'heure d'un bavardage des plus écorchés : leur éducation, hélas ! fort incomplète, m'a donné beaucoup à réfléchir.

C'est le seul profit que je retirerai de leur assomante conversation.

Sans avoir beaucoup vécu, j'ai fait une ample provision d'expérience. En montant le chemin de la vie, j'en ramasse précieusement chacune des parcelles qui se trouvent sur ma route. Oh ! combien m'en ont donné vos conversations naïves, bonnes amies ! Combien j'en ai cueilli au milieu de vous, en me mêlant à vos jeux, en partageant les joies si généreusement semées dans votre vert sentier !

Un peu entraînée dans le monde, il n'est cependant de plaisir plus grand pour moi que celui qui me ramène auprès du berceau de votre éducation. Je voudrais passer ma vie sur ces bancs que vous avez laissés ! Il me semble goûter quelque chose de ce bonheur en partageant une partie de mon temps avec une bien-aimée Institution. Songez jeunes filles, c'est un collier de pierres précieuses que ces beaux jours attachés l'un à l'autre, dont vous voulez, par votre fébrile impatience, briser le fil ; ce sont les fleurs d'un printemps gracieux ! Ne craignez-vous pas en pressant le vent et l'orage d'en voir plus vite les couleurs fanées ?

* *

Pourquoi tant vous hâter ? Avez-vous de comptées moins d'années que nous ?... Où espérez-vous arracher les succès à celles qui précoces, comme vous, ont débuté trop tôt dans le monde ? Ah ! leurs bonheurs font quelquefois pitié !

Plongez votre regard dans l'avenir ; traversez, avec cette fièvre de vieillir qui vous dévore, un petit nombre d'années. Que vous promet l'horizon ?...

La voyez-vous cette rose oubliée dans un vase élégant. Elle était merveilleusement belle sur sa tige, fièrement bercée par les caresses du zéphyr : on la cueillit. Pour un instant, étalant ses pétales amoureuses, elle captiva tous les regards, concentra

toute l'attention. Mais elle n'avait qu'un parfum, qu'une beauté, qui devaient finir avec elle. C'est en vain que maintenant elle penche languoureusement sa tête, c'est en vain qu'elle demande une goutte d'eau, un faible rayon de soleil : Elle se voit faner avant la fin du jour.

Blondes amies, comme elle, comme la pauvre fleur délaissée, vous vous sentirez épanouir avant le soir, si vous n'avez cette éducation qui saura vous attirer autre chose que de froids éloges, qu'une fade admiration.

À l'âge que vous avez atteint, c'est ce que veut vous donner la maison, l'institution qui vous rappelle dans son enceinte. Elle veut jeter dans votre âme, encore trop naïve et trop confiante pour la scène bruyante du monde, des principes solides, des sentiments forts, qui vous apprendront à mépriser l'encens coupable qu'on oserait brûler sur vos pas, à braver les flèches empoisonnées qu'on serait tenté de décocher contre votre candide innocence, à reconnaître le vrai du faux. Vous serez autre chose que ces gentilles poupées de salon : on les admire on ne les apprécie pas ; autre chose qu'un papillon doré dont on se contente de vanter les brillantes ailes, enfin

“ Vous viendrez assez tôt dans un siècle assez jeune.”

Vous trouverez de la vraie affection dans un cœur généreux.

* *

Revenons sur nos pas, au présent.

Sont-ce les plaisirs innocents dont vous avez joui jusqu'à présent que vous voulez fuir, ou l'espoir des joies factices qu'on vous a laissé entrevoir que vous voulez posséder ? Renoncez-vous, de bon cœur, aux ivresses pures que vous avez savourées auprès de celles qui vous ont aimées, pour acheter des extases dont vous n'avez jamais goûté les charmes ? Vous n'avez encore rêvé que de fées de paradis ; vous abandonnez-vous gaiement aux rêves qui pourraient jeter leur pernicieuse influence sur les réveils de votre adolescence ? Méprisez vous, sans trembler, le passé pour sourire à l'avenir ?...

Dites-moi...

Ah ! vous voudriez tenir d'une main ce passé que vous aimez, et tendre l'autre à l'avenir qui vous enchante !

* *

Amies, une bonne résolution, croyez-moi. D'autres, avant vous, ont subi le caprice de ma sagesse : Elles n'ont eu qu'à s'applaudir d'avoir suivi le conseil affectueux que je leur avais donné.

Ne répondez pas à tout ce qui vous invite ; cranponnez-vous des deux mains à votre passé ! Reprenez ces livres déjà placés religieusement au fond d'un vieux meuble ; retournez à vos classes. Il en est temps encore : mieux vaut tard que jamais, et vous trouverez toujours là des cœurs disposés à vous recevoir.

Dans le vaste champ du monde, chaque sourire nait d'une larme, souvent amèrement semée dans le sillon, ah ! Amies, continuez donc à enrichir d'anneaux la chaîne d'or de votre passé d'enfant ! Assez tôt viendra votre tour ; ne coudoyez personne dans les rangs pour avancer plus vite, assez tôt vous vous sentirez vieillir, assez tôt vous apprendrez à pleurer !

Que d'autres bonheurs innocents s'enlacent à vos bonheurs innocents, et, malgré la crainte que j'ai pu éveiller dans votre cœur, de quelque sombre nuage que j'aie pu envelopper l'avenir qui vous attend,

“ Riez pourtant ; Du sort ignorez la puissance, Riez ! n'attendez pas votre front gracieux, Votre œil d'azur, union de paix et d'innocence, Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux.”

HERMANCE.

Modes du Jour.

D'après les dernières nouvelles reçues de Paris, il me faut constater à mon grand regret que les tournures prennent des développements aussi formidables que ridicules.

L'opinion générale, tant du sexe faible que de l'autre, est contre cette mode absurde, tout le monde est d'accord pour la blâmer, mais c'est la mode et tout le monde la porte. Heureusement que ces tournures ne sont pas faciles à porter, qu'il faut beaucoup d'adresse et d'élégance pour les manier avec aisance et que de ce chef nous pouvons espérer les voir disparaître sous peu. Mais, jusque là, que de choses épouvantables on est appelé à voir ; celles, seules, qui sont assez âgées pour se rappeler de l'ère de la crinoline, savent ce qui les attend.

En fait de nouveautés, en étoffes, Paris en compte fort peu ; les velours et les brocatelles jouissent plus que jamais de la grande vague. Les tissus de prix modérés sont en uni et en frappé, mais ceux d'un prix plus élevés sont à patrons tissés avec l'étoffe et de l'effet le plus précieux et le plus riche.

En soieries, le satin est préféré au taffetas et à la paille, mais je dois dire qu'un costume est rarement composé d'un seul de ces tissus. Ils sont mélangés, l'un formant le fond du costume et l'autre la garniture. A ce propos je dirai que j'ai vu dans les rues de Montréal un assez grand nombre de toilettes tout en satin. A mon avis, ces toilettes très belles pour la maison, les diners et les soirées ne conviennent pas à la ville et surtout lorsqu'on sort à pied. Le satin est une étoffe trop riche pour la rue et ne peut se porter, en tout cas, que lorsque les détails de la toilette sont d'une richesse en harmonie avec celle de cette étoffe.

Les juis qui au début de la saison, semblaient être délaissés, est de nouveau à la mode et se porte plus que jamais ; on en met partout sur les robes, les chapeaux et les chaussures. Je n'ai rien à dire contre ce retour vers le brillant, mais le jais commence réellement par devenir fatigant, puis aujourd'hui on en abuse, on en trouve même sur les robes des mendiants.

Dans les notes que j'ai reçues, je vois que les gants jouent un grand rôle dans le costume des parisiennes ; de fait il couvre presque tout l'avant-bras. La mode est aux bruns, aux suède et aux peaux de chien, aussi les gants sont-ils d'autant plus vite hors de service qu'ils sont d'une dimension plus grande et d'une couleur plus voyante. Le gant a toujours été un des signes principaux servant à reconnaître la vraie de la fausse élégance. Pour être bien ganté, il faut s'adresser à une maison ayant un bon assortiment et une grande vente, afin que les marchandises soient toujours fraîches et nouvelles. L'une des maisons les mieux assorties, pour ne pas dire la mieux assortie, est celle de MM. Boisseau Frères ; depuis, suivant en cela l'exemple des grandes maisons de Paris, MM. Boisseau Frères, ont sacrifié leur département de ganterie, et vendent cet article dans des conditions exceptionnelles de bon marché. J'engage mes lecteurs qui tout en aimant à être bien gantés tiennent à faire des économies, à s'adresser à la maison que je viens de nommer.

PÉPIA.

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du Journal, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Daniel.